

Arnaud
Campagne

FIN DE CONVENTION

roman



**GÉNÉRATION JOBS
À LA CON**

Librinova™

Auteur :

Arnaud Campagne

Site d'auteur : <https://arnaudcampagne.com>

Instagram : [@arnaud_campagne](#)

Facebook : [ArnaudCampagne64](#)

Twitter : [@Arnaud_Campagne](#)

YouTube : [Arnaud Campagne](#)

Illustrateurs :

Ludovic Lalliat

Instagram : [@ludovic_lalliat](#)

Raoul Leonesi

Instagram : [@raoul_leonesi](#)

À Matthias, chose promise, chose due !

Un grand merci, dans l'ordre chronologique, à :

Mes parents et Christian

Clara

Raphaël

Corentin

Valentin

Martin

Isabelle

Charlie

Frédéric S.

Victor

Adrien

Paul

Clémentine

Laurent

Artémis

Vincent

Raoul

Ludovic

Pour m'avoir donné, chacun à votre façon, ici un soutien déterminant, là un élan nouveau, ou bien une simple brise d'inspiration quand le besoin s'en faisait sentir !

« Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne
mérite ni égards ni patience. »

René Char, *Fureur et mystère*

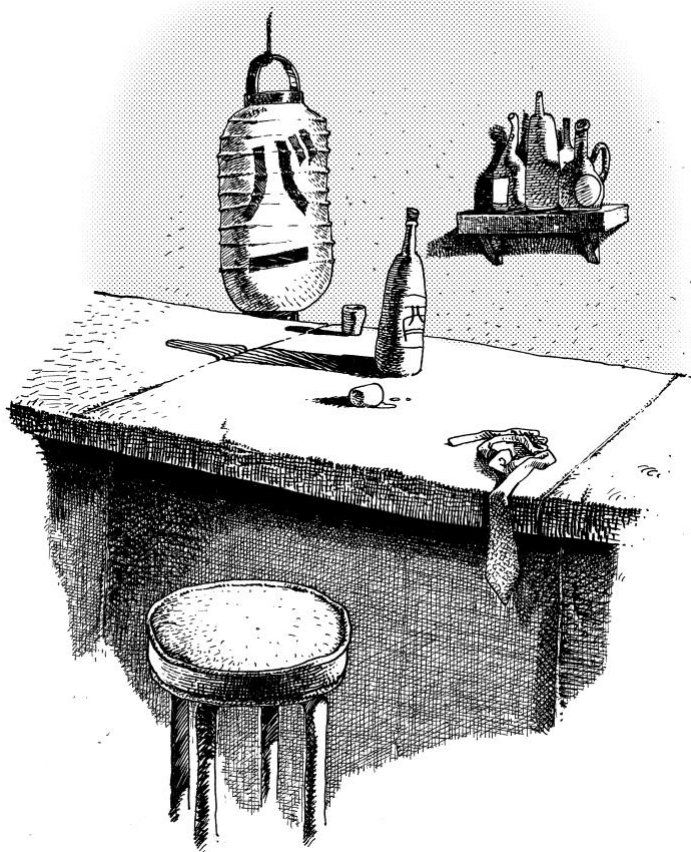
Prologue

L'état de santé d'une civilisation ne saurait jamais se réduire à la propreté de ses rues ou à l'impeccabilité de son réseau électrique. Et admettre qu'une civilisation n'est pas morte, tant qu'on reconstruit les cathédrales et les usines qui brûlent, ne la sauvegarde en rien du tunnel funèbre de sa disparition, complète ou diffuse. Le pourrissement des croyances au fondement d'une société peut être brutal. Quelles lumières en rendraient parfaitement compte ?

Paris, juillet 2018. Enfant de bonne famille, Jules Sontant vient de valider sa première année de double diplôme Sciences Po - HEC après un séjour universitaire au Japon. Il connaît par cœur ses cours de microéconomie et de finance d'entreprise : le modèle de la concurrence pure et parfaite et les courbes budgétaires ont façonné chez lui une vision claire et rationnelle du monde, ordonnée bien comme il faut. Conscient de la misère intellectuelle de ses enseignements, il tient bon dans l'ennui. Pour l'heure, il pense à ses vacances et à ses commandes Amazon « *en cours de livraison* ». Son vieil ami Mathieu est déjà beaucoup plus grave. Ce dernier sent une vague arriver, mais ne sait pas encore quand, ni comment. Les indices sont tous devant ses yeux. Elle menace de tout emporter.

Tokyo, mars 2019. Les premiers cerisiers en fleur attirent une foule de curieux au parc Yoyogi. Alors que les pétales bourgeonnent au soleil, le sexe de Takumi gonfle à la vue des premières jupes. Il a les traits tirés, le visage lourd d'une vilaine fatigue. Il sent que ses jours libres sont comptés et se distrait comme il peut ; ses regards insistants font fuir une jeune fille. Takumi apprécie ce pouvoir prédateur. Il a prévu de louer ce soir les services d'une hôtesse en costume d'écolière : elle lui tiendra la main devant des shows télévisés, en lui caressant l'intérieur des oreilles. Les relations tarifées lui suffisent, il n'a jamais voulu d'une vie de couple. Les Japonais ne font plus d'enfants, c'est connu.

Panneau 1 : Les beaux jours



1

Dans le bus qui le menait aux galeries commerciales, Jules observait les résidences neuves construites le long du principal axe routier de Biarritz à Bayonne. Ça poussait de partout. Dans une France des villes moyennes à la peine, les Pyrénées environnantes, l'autoroute transfrontalière et la sous-traitance aéronautique avaient raccordé le Pays basque au cordon ombilical de la mondialisation rayonnante. On dit même que des groupes de technologie avaient commencé à y installer des antennes de R&D au sein de *pôles de services supérieurs* – des opportunités d'emplois honorables pour un diplômé de grande école, donc. La difficulté principale consistait à attirer les ingénieurs parisiens, incapables de supporter les houles d'hiver et les Espagnols bruyants en terrasse. Alors on se rabattait sur les écoles bordelaises ou, dans le pire des cas, poitevines. À 96 % en 2017, le taux d'insertion professionnelle du diplôme « Génie de l'Eau et Génie Civil » de l'ENSI Poitiers demeurait remarquable pour la Vienne.

Jules traversait Anglet. Cette ville n'avait aucun sens, se dit-il, aucune substance autre que de la sève et du bitume fondus. Ventre mou de l'agglomération, elle n'était qu'un grand jardin planté d'un golf chic et d'une forêt de pins, de

bâtisses néobasques et de HLM, de villas modernes et de magasins de clous. On y cherchait désespérément un centre-ville rassembleur, à tout le moins coquet, clé de voûte habituelle de l'identité d'une cité. De riches Américains en quête de diversification patrimoniale achetaient à tour de bras les maisons plates du bord de plage ; s'ils appréciaient passer quelques jours dans le coin en été, ils se plaignaient régulièrement de l'impossibilité de se faire remettre un repas de qualité après 21 heures. Les services de livraison n'en étaient qu'à leurs balbutiements, mais de nombreux coursiers s'étaient lancés dans le transport de pizza et de pad thaï à toute heure. La clientèle asiatique était encore peu nombreuse.

Après trois jours sur la Côte basque, Jules regrettait déjà sa vie parisienne. La différence entre les deux mondes tenait à cet univers des possibles, ce supplément d'expériences qu'il ressentait à Paris mais plus dans sa ville d'enfance de Biarritz. Ici, tout le rappelait au passé, aux ennuyeuses mondanités provinciales, et même les supermarchés de la Capitale lui semblaient mieux en accord avec ses désirs de jeune métropolitain mobile et progressiste – Franprix venait tout juste d'inaugurer sa première supérette ouverte 24h/24 dans le quartier des Halles. Le regard posé au-dehors, une tumeur anxieuse grandissait en lui. Le soleil au beau fixe ne parvint pas à chasser ce jour-là le nuage noir qui le poursuivait à

l'approche de la rentrée et du stage en banque. C'était pourtant un été joyeux. Sous la pluie et les paillettes du stade Loujniki à Moscou, l'équipe de France de football avait soulevé une semaine auparavant son deuxième trophée de championne du monde. Le pays avait laissé éclater sa joie et renouait, bercé d'illusions lucides, avec une certaine idée de grandeur. Présent à Paris le jour de la victoire, Jules avait vu l'ivresse de la fête déborder en vagues furieuses dans les rues de la Capitale. L'excitation était folle. Elle avait duré trois jours.

Ces derniers temps, une obsession malade le poussait à compléter sa garde-robe. Le pouvoir subversif d'une paire de chaussettes rouge striées était très largement sous-estimé, selon l'auteur de son blog de mode favori. Persuadé de l'importance d'un tel achat, il fit l'acquisition de plusieurs paires « fantaisie » dans une boutique locale. D'un pack de quatre slips et caleçons également. En début de soirée, arrivé chez lui, Jules fut déçu de constater qu'il s'était trompé de taille pour les slips. Il lui faudrait retourner au magasin et en acheter de nouveaux, puisque l'enseigne ne les reprenait pas une fois essayés. Il s'était pourtant bien lavé le gland, argua-t-il dans sa tête.

*

« À table les enfants ! »

Des rituels immuables réglèrent le quotidien de la maison : repas, visite des grands-parents, matchs de rugby en famille. Structurantes, ces habitudes freinaient souvent l'émancipation de Jules, habitué au quotidien désordonné du campus d'HEC, soigneusement caché à ses parents. Chef d'entreprise, son père était dirigeant d'une société spécialisée dans la distribution de boissons aux cafés, hôtels et restaurants de la région. Fils de maquignons originaires du Gers, véritable « âne bourru » selon ses proches, il avait réussi, chose rare à l'époque, à quitter la filière animale pour la viticulture à Bordeaux. Bon commerçant au bagout facile, il monta plus tard sa boîte de négoce en spiritueux dans le sud-ouest de la France, à une époque où l'audace et l'entregent garantissaient le succès des affaires commerciales. « *La réussite ne se demande pas, elle se saisit.* » Son ascension sociale exprime l'avait propulsé à la tête d'un groupe d'une trentaine de salariés, et la voix de ce sociétaire du Biarritz Olympique portait loin dans le milieu des affaires de la région. Son bon sens paysan l'avait convaincu de mettre ses enfants sur les rails d'une éducation élitiste : il leur inculqua très jeunes l'importance de la famille et de la consolidation du patrimoine. Également issue d'un milieu modeste, la mère de Jules avait mis plus de temps que son mari à accepter sa notabilité. Elle s'était acquittée de son rôle de mère à temps plein pendant vingt-six ans, entretenant désormais un

réseau de petites mondanités sur la Côte basque. Sa gentillesse parfois benoîte lui valait les amitiés d'un cercle de femmes de médecins, avec lesquelles elle prenait régulièrement le thé. C'était l'occasion de discuter espadrilles et jardins à l'anglaise, parfois de *Game of Thrones*. Les enfants se connaissaient tous et participaient régulièrement à des rallyes. Il était question d'en organiser un ce jour-là.

Ces apéritifs chics étaient une plaie. On y dansait le rock en parlant de ses études de commerce, de droit ou de médecine ; on passait des soirées rectilignes en cercle restreint. Les vrais amis de Jules étaient les mêmes depuis le collège, des jeunes plus turbulents et spontanés que les « *filis de* » qu'on l'incitait à fréquenter ici et à Paris. Ce 24 juillet 2018 au soir, il s'ennuyait ferme dans le lounge bar loué pour l'occasion. À minuit, les invités chantèrent « Joyeux anniversaire » au fils d'un éminent cardiologue, dont il avait oublié le prénom. Il avait une tête de Flavien. Le garçon dut faire un discours, sa tension était palpable. Flavien récitait son texte sans regarder son auditoire, le regard fixé sur son iPhone X. Sa cravate trop fine rapportée à sa cage thoracique lui donnait un air empâté et chérubin à la fois. On distinguait un chapelet ténu de marques blanches au niveau de sa braguette – qu'avait bien pu faire Flavien pour en arriver là ? Jules décrocha. Tout le monde applaudit. Les discussions fusaient autour du banquet.

« *On est trois à partir en échange à Londres... » ; « J'ai des contacts dans le consulting à Paris, si tu veux. » ; « Toujours sec le whiskey ! » ; « Je reste Junior deux ans et je me casse... » ; « Les États-Unis ont toujours été des quiches en foot ! » ; « Le Brexit, c'est une inconnue, mec. »*

Soudain, un invité lance un tube de Claude François, altérant l'atmosphère tamisée du lieu. Trois garçons se mettent à chanter faux en défaisant leurs cravates noires. Flavien, tout sourire, les rejoint dans un embarras ridicule. Il danse à contretemps. Jules s'efface petit à petit. La soirée bat son plein.

*

Les fêtes de Bayonne commençaient le lendemain. Un torrent de pisse et d'alcool menaçait d'ensevelir la ville pendant cinq jours, condamnant les espaces aménagés et les pelouses. La mairie avait durci le ton par rapport aux années précédentes : l'entrée était devenue payante, des affiches avertissaient du risque d'agression sexuelle, et on distribuait des pin's « *Pour que la fête soit belle !* » aux nouveaux arrivants.

Le soleil avait tapé fort dans la journée, figeant dans le ventre des immeubles une chaleur amollissante. Jules retrouva ses amis à 19 heures au bar *Le Corsaire*, rue des Tonneliers. Accueilli par des verres de sangria jetés à la figure. « On l’attendait, ce moment ! » dit-il à ses compagnons éméchés. Au comptoir depuis midi, ils avaient des têtes de gourdes à vin, pas fines pour un sou, mais entièrement dévouées à la tâche. À 22 heures, un feu d’artifice suivit le lancer des clés de la ville ; chacun resserra son foulard rouge. C’est alors que Jules croisa Mathieu, un bon copain perdu de vue après le collègue. Il en gardait l’image d’un doux rêveur, assez nonchalant, à l’intelligence vive mais compartimentée. Les cheveux ébouriffés, tatouage au cou, il avait une gueule de baroudeur affirmé, quoique assez classique dans son genre. Jules lisait dans son regard une exquise *anormalité*.

« C’est bien simple, je ne fais rien depuis un an, expliqua Mathieu. Absolument rien, à part un peu de photographie, ce qui ne m’a pas trop changé du temps où j’étais aux Beaux-Arts. J’ai réappris à m’ennuyer, à sortir du tunnel des études, de la carrière. Du rien naît forcément quelque chose... »

L’autorité du diplôme, si commune dans les bataillons du Supérieur, paraissait dérisoire face à un mec comme ça. Jules, habitué à rayonner avec son parcours en ligne droite

– prépa, HEC, Sciences Po –, restait discret et rigolard. Il aurait aimé le mépriser, mais Mathieu n'avait pas l'air d'un loser. Il invitait même au respect. Une jolie blonde hippie-citadine, certainement venue à Bayonne pour une virée « tradition », lui tournait autour depuis cinq minutes.

Le choix de Mathieu, communément associé à l'univers parasitaire par la majorité silencieuse, marquait un point : affronter l'ennui, accepter l'expérience du vide et le vertige qui en naît, est un pas nécessaire vers une liberté authentique ; le reste n'est que distraction prisonnière. Les gens se spécialisent, soumettent leur vie à un emploi du temps tyrannique, appendice obligé d'une activité professionnelle, elle-même parcelle insignifiante du champ social. Sortez-les de leurs habitudes et abandonnez-les dans le plus beau des appartements haussmanniens pendant un mois, sans aucune perspective d'organisation de leurs journées. Patientez. Observez-les attentivement, scrupuleusement, comme des rats de laboratoire privés de nourriture : la folie, le suicide et le vide existentiel éclaircirait les rangs. Mathieu oublia d'ailleurs de mentionner qu'il était, malgré son mieux-être, sous antidépresseurs. Jules finit par rejoindre son groupe éparpillé dans la salle ; deux de ses amis lançaient une chenille torse nu dans le bar. La blonde hippie et Mathieu s'emballèrent au bout de quelques minutes.

Après quatre heures de boisson ininterrompue, Jules s'assoupit sur une table du bar, la tête posée sur les avant-bras. Dans un entre-deux incertain de songes et d'alcool, la fête se fit plus agressive, rendue à sa vocation brutale : la perte de tout contrôle. Une scène étrange, qu'il situait à Pampelune, trois semaines plus tôt, lui revint en tête. Soûls de leur journée, Jules et son cousin prenaient un rail de coke dans un parc de la capitale navarraise, alors en pleines célébrations de *San Fermin*. Mélangée à la sangria bon marché, la blanche – *elle est coupée ?* – les assomma sur le coup. L'air était glacial, des ombres glissaient tout autour ; trois types leur proposèrent d'entrer dans une boutique se réchauffer. C'était une salle aux résonances métalliques, avec une table en bois et deux chaises posées au milieu. Après quelques paroles de circonstance, un des hommes, un Espagnol énorme, se déshabilla en faisant tourner son sexe épais et velu, le rapprochant de la tête de son cousin assoupi sur la table. Jules, comme retenu par une force tellurique, regardait sans rien pouvoir faire. Il entendait des rires gras, affreux. La scène s'arrêtait là. Pourquoi les flashes lumineux étaient-ils si forts ?

Des arabesques blanches... des rehauts de rouge

Derrière les noceurs, le comptoir qui bouge !

Fêtards, où mènent vos folles passes ?

Le vin m'a grisé trop vite

Vous m'abandonnez à un mirage,

Ma vision est cuite.

Quand il se réveilla, Jules était allongé dans une tente « Coin repos », décorée sur la toile blanche d'une grande tasse fumante. Le cimetière des grosses caisses. Mal à l'aise avec ses souvenirs de Pampelune, il essaya de les écarter d'un revers de pensée. Pulsions, agression, sentiment de déjà-vu : tout ça lui tournait en tête. *Un mauvais rêve*, décréta-t-il, mais son esprit confus avait du mal à s'en convaincre. Il en parlerait à sa psy. Il était 3 heures du matin et le son crépitant des enceintes d'extérieur venait tout juste de s'arrêter. Il se leva, titubant, aux côtés de jeunes hommes comateux, et signa une décharge de responsabilité. On lui expliqua qu'il avait été déposé là vers 1 heure par des connaissances, car il tenait difficilement debout. On l'avait retrouvé seul dans un parc.

Le réseau téléphonique saturé et des haut-le-cœur persistants le poussèrent vers la station de bus de nuit, où patientaient une dizaine d'autocars. Des modèles électriques avec recharges USB et voix informatique annonçant les arrêts, sous licence chinoise. La Côte basque

prenait décidément des allures de Californie préservée. Arrivé chez lui à 4 h 22, il but avidement une grande bouteille d'eau, ça allait un peu mieux. Il partait dans la matinée à Benidorm, en Espagne, avec trois copains. Les déceptions de la rentrée pouvaient encore attendre.

2

Colonie de vacances

« Benidorm est une ville toujours en mouvement, qui se transforme et se réinvente pour offrir la meilleure qualité et le meilleur confort aux citadins et aux visiteurs. Une ville leader et une destination de premier ordre qui dispose d'une offre imbattable de vie nocturne, de loisirs et d'emplettes. »

Site internet de la Fondation de tourisme de Benidorm
(2018)

Ça roulait bien, pour un 26 juillet. Le chassé-croisé avec les aoûtiens commençait à peine et Bison futé ne voyait pas rouge. Le trajet en monospace fut scindé en deux : Jules et ses amis décidèrent de faire étape à Saragosse.

La ville était déserte. Un vent puissant et sec traversait ses intestins calcaires, rendant la chaleur tout à fait supportable. Comme dans toutes les agglomérations européennes d'importance moyenne, le patrimoine local avait été *mis en valeur*. Photogénie oblige, les vieilles basiliques et les places royales suffisaient le plus souvent à attirer un événement médiatique d'ampleur, une foire

gastronomique ou un forum de biotechnologies dans le meilleur des cas. Prenant ses pairs de court, Saragosse avait momentanément intégré le club des villes qui comptent avec l'Exposition internationale sur l'eau de 2008. L'Espagne tout entière, même, avait prouvé au monde qu'elle valait plus que l'union de ses oliviers et de son équipe de foot : le pays produisait du ciment et des résidences vides sans aucune assistance étrangère et ses opérateurs téléphoniques dominaient le marché sud-américain. En dépit de ces efforts contextuels, la gastronomie ibérique demeurait un monde de contrastes. Caractérielle et texturée en Andalousie, moléculaire en Biscaye et innovante en Catalogne, elle demeurait terriblement pataude en Aragon. *La hamburguesa* de Jules sur la Plaza del Pilar ne faisait que confirmer ces avertissements répétés. L'aire d'autoroute aurait mieux fait l'affaire, finalement.

Ils sillonnèrent le centre historique en photographiant des lampadaires anciens et des tags de rue. Ce voyage, comme ils l'admirent plus tard, n'avait absolument rien d'organisé. Tout se faisait à l'intuition, selon les désirs du moment et les classements *Tripadvisor*. Benidorm, comme Saragosse, étaient des destinations sans but, sorties d'un débat infécond à quelques jours du départ. « On part en bagnole quoi qu'il en soit, avait tranché Hugo. J'ai la voiture de fonction de ma boîte. Les pleins sont offerts. »

Le musée provincial « en rénovation » et les eaux de l'Èbre en décrue convainquirent la troupe de reprendre la route en fin d'après-midi. Arriver en pleine nuit à Benidorm ne posait aucun problème : des vagues de chaleurs sidérantes frappaient la Costa Blanca depuis quelques jours, interdisant de bronzer sur les plages. La radio invitait les plus de 80 ans à rester à la maison et à s'hydrater régulièrement. Le désert recouvrait tout, les passions et les oasis, les autoroutes gratuites et les grands ouvrages à l'arrêt. Y avait-il encore un endroit dans le pays où boire et danser ?

*

« Que restera-t-il de tout ça dans cent ans ? »

Perché sur le balcon du 15^e étage face à la mer, Jules pensait à voix haute. Il se laissait souvent aller à des réflexions sur l'enchaînement, indiscernable au présent, mais imparable *a posteriori*, selon lequel les croyances d'une collectivité créent les élans qui la mèneront à sa grandeur ou à sa perte. N'était toute la distance de la qualité des arts et techniques offerts au monde, Benidorm s'apparentait, comme l'antique Carthage, à une cité méditerranéenne dominatrice. À Carthage le rayonnement commercial, la diffusion d'un alphabet, la vigueur

militaire ; à Benidorm, colonie de l'Empire Marchand, le règne conquérant du Laid et du Faux. Et les Anglais bouffis du *Tiki Beach*, puants de bière à midi trente.

« On aurait dû aller à Ibiza fit savoir Jules, amer, à ses compagnons tout juste réveillés. C'est de la merde ici. »

L'humeur du groupe n'était pas à la fête. De sortie la veille, ils avaient basculé dans un univers dérangeant, étranger à leur cadre de vie habituel. Des rabatteuses attiraient la clientèle, essentiellement masculine, vers les bars du bord de mer ; les consommations étaient chargées en alcool et la musique assourdissante ; les bordels et les casinos terminaient les réjouissances dans un festival de bagarres. La crédibilité des blogs vantant les « atouts irrésistibles » de cette station balnéaire espagnole en avait pris un coup.

« Des pugilats à tout-va, des m'as-tu-vu partout, et des parieurs qui jouent leur va-tout », avait acté Adrien, bien inspiré, en rentrant au petit matin.

« On est les seuls BAC +5 de toutes les plages... C'est pour les *beaufs*, ici » commenta Hugo, le visage creusé de cernes et d'un cocard noirâtre. Il s'était pris la veille un coup de poing en pleine boîte de nuit après avoir crié « PSG, ici c'est Paris ! » devant des supporters marseillais ;

les autres n'avaient rien pu faire. « Des racailles du sud de la France, voilà qui sont ces types... des cassos... » répétait-il. Il s'allongea sur le sofa du salon pour jouer à FIFA sur sa console de jeux, vêtu d'un débardeur jaune fluo estampillé « Suck my COCK-tail », best-seller de l'année en cours dans la cité balnéaire. Les autres avaient opté pour les chemises aux motifs hawaïens, nylon supérieur, *made in Vietnam*. Plus facile pour une réutilisation ultérieure.

La journée s'annonçait longue et étouffante ; l'air marin nauséux. Jules resta allongé de longues heures sur le bord de la piscine de résidence, protégé du soleil par de grands parasols. Équipé de son ordinateur portable, il découvrit sur Wikipédia que Benidorm affichait le plus grand nombre de gratte-ciel au monde, rapporté au nombre d'habitants. C'est vrai que les tours étaient partout, impossible de les rater : elles patientaient là, figées dans leur élan par la crise économique comme des allumettes brûlées au soleil. En les observant bien, on voyait leurs yeux. Des yeux vitreux et voyeurs, certes, mais pas seulement : des yeux avides de conquêtes. Les côtes algériennes, vierges de tout tourisme, n'étaient qu'à trois cents kilomètres plus au sud.

De liens hypertexte en liens hypertexte, Jules atterrit sur la biographie de Mobutu Sese Seko, chef d'État et dictateur

zaïrois des années soixante-dix. Les photos du Maréchal-Président africain, superbement paré d'une toque léopard et d'une canne sacrée, défilaient sous ses yeux. Il avait une tête sympa, très petit père des peuples, pensa Jules, le genre d'assassin avec qui il devait être agréable de parler littérature et philosophie – théorie et cas pratiques. De quoi nourrir son imagination au moment de la sieste, où il se propulsa quelques instants en dictateur fantasque de la « Cité État de Benidorm ». Sous son règne, la mer serait colorée d'or et la promenade du bord de plage convertie en piste de kart pour un Grand Prix annuel. Le territoire, haut lieu du blanchiment d'argent sale en Europe, attirerait de précieux investissements étrangers. Son peuple serait aimant et soumis, prêt à tout pour sauvegarder un statut fiscal d'exception – *la soumission, il y tenait, par tous les moyens, tous les artifices !* Pourtant, la gronde sociale ne manquerait pas de surgir un jour : un virus ? Un krach boursier ? Une éruption volcanique ? Il savait l'inéluctabilité de l'imprévisible. Il tirerait dans le tas, *façon pas de quartier*, suscitant une levée de boucliers de la « Communauté internationale » – en fait réduite aux seuls États occidentaux ; une intervention militaire américaine finirait par le renverser. Il reçut une giclée d'eau sur la tête. « Tu fous quoi putain ? Ça fait deux heures qu'on t'attend au *Tiki* » brailla Adrien.

Le spectre des activités de plein jour oscillait péniblement entre la langueur de la plage et de maigres activités sportives (marche, beach tennis, pataugeage dans l'eau). Mais le sable chaud brûlait vraiment trop la plante des pieds et la baignade n'avait rien de rafraîchissant. Devant l'immeuble, des estivants tractés par moteur hors-bord tournaient en rond dans la baie. Toutes les cinq minutes, un type voltigeait dans l'eau après avoir lâché la bride de son cerf-volant : ça tachetait la surface de la mer de remous blancs aqueux.

En fin d'après-midi, fatigués de voir les terrasses du bord de mer engorgées, la bande des quatre se précipita dans un McDonald's à l'atmosphère électrique. Une chaleur odorante d'huile végétale et de peaux serrées saisit Jules au nez, toutes les bornes de commande marquaient **NOT AVAILABLE**. Des corps gras, entourés de gamins pleurnichards, réclamaient leur plateau, ça criait de partout. La manageuse du restaurant leur demanda précipitamment de sortir : quelque chose ne tournait pas rond au restaurant de la cuisson minutée. Ils se dirent, en invoquant leurs enseignements de *Supply chain*, que toute organisation pouvait connaître des déconvenues managériales. Heureusement, un Subway vide faisait l'angle un peu plus loin. En entrant dans le restaurant, ils essayèrent de se remémorer leur cours sur la « Logistique avale », dont Jules put même réciter la définition par cœur : « Ensemble

des activités liées à la collecte, au stockage et à la distribution de produits à des acheteurs, telles que la gestion des entrepôts de produits finis, la manutention des marchandises, l'exploitation des véhicules de livraison, le traitement et l'ordonnancement des commandes » (Michael Porter). Ils abandonnèrent vite toute discussion sérieuse : la faim grignotait les esprits et l'heure était à l'amusement.

C'est en sortant du restaurant qu'ils recroisèrent les Marseillais, fortement alcoolisés et torse nu dans la rue. *Parisien ta mère la mort* lance le chef de bande, un petit Maghrébin, lunettes aviateur, en crachant aux pieds d'Hugo. Adrien et Émeric essaient de calmer le jeu : « Tranquilles, les gars » ; « Tapettes ! » répliquent les Méditerranéens, se rapprochant dangereusement, le poing serré, le torse en avant, la bile furieuse. Jules transpire à grosses gouttes, il s'écarte lentement, incognito. Vite, vite, il réfléchit. Trop. À comment réagir dans l'urgence d'après ses cours de *Gestion des risques*. Aux vidéos de self-défense qu'il a visionnées sur YouTube. Au fait qu'Hugo n'est même pas Parisien mais Orléanais. À son BAC +5. Sans solution évidente, ses trois amis sont roués de coups au sol, jusqu'à ce que des passants interviennent – des Français également. Les Marseillais prennent la fuite, des cris se font entendre. À cinq mètres de distance, figé dans

ses pensées, immobile, Jules observe la scène. Il a l'air d'un grand lâche.

La suite du voyage, écourté de moitié après cet incident, n'eut que peu d'intérêt : des scènes d'abandon sur la plage, des apéritifs tambourinants, des réveils douloureux sous Whisky Coca et une blatte retrouvée dans une tortilla. Pas une rencontre féminine, si ce n'est une passe malheureuse pour Hugo dans une ruelle du centre-ville – la capote avait explosé. Ils prirent le dernier jour quelques photos tout sourire devant « la baie du vice », se promettant de diffuser une version revisitée de leur séjour : tout s'était bien passé. Réembarquement immédiat.

Sur l'autoroute qui l'éloignait de Benidorm, Jules s'offrit un dernier panorama de la ville-paillettes. Vue de loin, la mer atteignait presque le niveau de la promenade côtière et le littoral entier paraissait condamné par la montée des eaux. La distance n'embellissait pas l'ensemble, loin de là : tout faisait plus vieux, incongru, d'un autre temps, avec le recul. Las Vegas et New York concassés en paella sur les rivages riants de l'Espagne méditerranéenne. La poésie du lieu lui vaudrait bien un colloque dans les siècles à venir.

« Rien. Il ne restera rien de tout ça dans cent ans », pensa Jules, dans sa tête, cette fois-ci.

3

Débuts professionnels

« Tels sont les inconvénients de l'esprit commercial. Les intelligences se rétrécissent, l'élévation d'esprit devient impossible. L'instruction est méprisée ou du moins négligée, et il s'en faut de peu que l'esprit d'héroïsme ne s'éteigne tout à fait. Il importerait hautement de réfléchir aux moyens de remédier à ces défauts. »

Adam Smith (1723-1790)

Au 1^{er} janvier 2018 en France, la rémunération mensuelle d'une étudiante sage-femme en fin d'étude s'élevait à 212 euros, contre 1 900 euros pour un stagiaire de grande école de commerce parisienne en banque d'investissement. Aux premières, l'immense responsabilité d'accompagner la grossesse et l'éclosion de la vie ; aux seconds, le plus souvent, la responsabilité dérisoire de répondre à des e-mails et d'accoucher de présentations PowerPoint à l'utilité toute relative – ces études étant systématiquement doublées, voire triplées, par des prestataires spécialisés dans leur domaine, dont ces mêmes étudiants s'inspirent très largement sans citer leur

source. Sauf à verser dans les hautes sphères scientifiques ou techniques, le travail journalier en entreprise (conseil, audit, marketing, affaires publiques et communication, banque, vente, finance, comptabilité, assistance juridique) ne requiert le plus souvent que de modestes aptitudes intellectuelles, basement mimétiques, tout juste ordonnatrices. Une semaine de formation suffirait à la plupart des gens pour assumer les tâches assignées à de fringants diplômés BAC +5. Le plus dur, bien souvent, n'est pas tant la mission à accomplir que de parvenir à y consacrer sérieusement toute son énergie et son intelligence. C'est-à-dire consacrer beaucoup de sérieux à des choses qui ne le sont pas, sérieuses.

Ce 3 septembre 2018, premier jour de son stage en banque, Jules était encore loin de ces considérations. Pour l'heure, une « indemnité stagiaire » de 1 600 euros couplée à l'aide financière de ses parents le confortait allégrement – *Votre premier salaire, le début de la liberté !* proclamait une grande agence bancaire sur un abribus publicitaire. Il arriva à 8 heures, une demi-heure en avance, devant l'immense siège social de la Corporation Générale où il allait rester six mois. Quatre immeubles reliés par des ponts aériens et des tunnels formaient le quartier général de ce mastodonte financier (200^e au Fortune 500, en baisse de cinq places). À cette heure matinale, le parvis de la Défense ressemblait à une fourmilière de pas pressés. Les

dalles gravillonnées de l'esplanade centrale avaient mauvaise gueule, mais l'appétit du granit blanc, des fresques végétales et des espaces modulaires s'était emparé de la vénérable place d'inspiration fonctionnaliste : d'ici 2021, sauf retard dans les travaux ou pandémie mondiale incontrôlable, ce grand *hub* allait enfin subir un lifting au cachet moderne.

Il faisait chaud, mais il n'osa pas enlever sa veste, de peur de paraître trop décontracté. Le bouton de haut de sa chemise et sa cravate lui serraient la pomme d'Adam et l'étranglaient terriblement. Entré exactement à 8 h 23 dans le bâtiment. En s'y engouffrant, un dégueulis acide lui remonta l'œsophage – *je vais bégère partout*, pensa-t-il. Des points lumineux troublaient sa vision, il ravala le vomi à temps. Son haleine était gastrique.

« Puis-je avoir votre carte d'identité et votre convention de stage, s'il vous plaît, Monsieur ? »

Trois hôtesse souriantes – Marie, Pauline et Awa d'après leurs insignes – accueillait les arrivants. Pauline prit les documents et effectua plusieurs appels ; il fallait se rendre à l'office de création des badges, 3^e étage, bureau 1008. Les gens autour de lui avaient l'air polis et appliqués : perçant un silence de mort, ils disaient « Bonjour » et « Bonne journée », à quelques secondes

d'intervalle, en entrant puis en sortant des ascenseurs. Les couleurs sombres dominaient le spectre visible des costumes et des tailleurs.

Le bureau ouvrait à 9 heures. Jules patienta une vingtaine de minutes dans la salle d'attente – *pourquoi est-ce qu'ils m'ont fait venir aussi tôt, ces cons ?* En unités mobiles, les employés emportaient un par un les exemplaires du *Figaro* ou du *Financial Times*, disposés sur un grand présentoir mural. Il restait sur l'étagère une édition du magazine *Conseils de notaires : Testament et legs, les clés d'une succession réfléchie et sans conflit*. Ces problématiques lui paraissaient lointaines, sa famille était unie. Mais on n'est jamais à l'abri d'une saloperie au moment de l'héritage, admit-il au passage.

La responsable des stages arriva. C'était une dame au visage tombant, la cinquantaine mal négociée, qui sentait fort l'eau de parfum. Avec nonchalance, elle prit une photo de Jules sur un modèle de webcam dépassé et imprima sa carte d'entreprise. Jules détesta immédiatement cette photo où il affichait, pour être sincère, un air stupide d'ingénieur responsable qualité. Son badge portait le numéro 998 et il fallait immédiatement composer le +45 898, disponible 24h/24, en cas de perte de ce précieux laissez-passer. Sous son nom, on pouvait lire en lettres capitales **STAGIAIRE**. À peine eut-il terminé ces formalités que son maître de

stage, Éric Chandeloup, fit irruption dans la salle d'attente. D'un pas nerveux, l'esprit comme occupé par une affaire importante, il salua Jules avec un sourire de croquemort.

— Bonjour Jules, bienvenue à la CorpGén'. On se tutoie dorénavant.

— Bonjour Éric, oui bien sûr. Je suis très content d'être là, je crois que tout est bon du côté administratif.

Sa poigne était molle, son regard oblique. À deux reprises, Jules se retourna pour vérifier s'il ne parlait pas à quelqu'un derrière lui ; il n'y avait personne d'autre. De faible corpulence, le visage en lame de couteau, Éric était depuis trois ans « Vice-Président Corporate Finance » de la branche *Corporate and Investment Banking*. En tenue du dimanche, Jules aurait trouvé son physique parfaitement insipide ; par la magie d'un costume trois pièces sur mesure, il voyait en lui un puissant responsable financier. Le père de Jules avait fait jouer ses contacts pour permettre à son fils d'obtenir le stage : l'obligation de réussite et la politesse étaient de mise. Après quelques formules d'usage et des sourires de convenance, Éric conduisit Jules au bureau des stagiaires, 14^e étage, secteur 14-A, en *open space*, avant de s'absenter pour « un entretien urgent ». Jules se mit à lire la pile de documents qui l'attendait sur son clavier.

*

Les codes de la culture start-up, réputés agiles et avant-gardistes dans un monde en mutation, avaient gagné le cœur des grandes multinationales, aussi puissantes que fossilisées dans de vieux schémas d'organisation. Pour attirer les jeunes talents, on mettait des poufs bleus partout et du jaune citron sur les murs. La charte d'entreprise louait ses *collaborateurs horizontaux* amoureux du *challenge*. La machine à café broyeur à grains était un must-have.

Deux stagiaires en costume partageaient un grand bureau sphérique avec Jules. Ils avaient l'air très sérieux, pas drôles du tout, un cul pincé et une vieille fille, analysa Jules. Guillaume et Julie. Ils remplissaient une base de données Excel à partir de milliers d'entrées disséminées sur des fichiers annexes : des dates, des codes, des montants de transaction, des noms allemands à coucher dehors, qu'il faudrait trier et transformer en matière utile pour les clients de la banque. Ils étaient ingénieurs, issus de Polytechnique. Jules n'était pas mauvais en modélisation informatique, mais il avait clairement exagéré ses compétences dans son CV. *J'espère que ça va le faire*, s'inquiéta-t-il. Ça le rendit encore plus agité. Dans un feuillet rouge vermeil de 98 pages, la banque détaillait les « bonnes pratiques à suivre sur le lieu de travail ». Les employés, appelés les Corpo-Génies, étaient invités à

rejoindre le fitness club et à se tutoyer le plus souvent possible – sauf aux étages 17 et 18, siège de la Direction. Un code QR permettait de liker le compte LinkedIn de l'entreprise et de s'abonner au profil du Directeur général.

Jules examina une liste des projets de fusions-acquisitions en cours et une présentation des différentes équipes de sa division : *Diversified Industries, Consumer & Retail, Power & Utilities, Transport et Logistique*. Il bossait sur les problématiques énergétiques au sein du pôle *Utilities*, heureux de s'être évité la tannée du secteur *Transport*. Au moment de prendre des notes, il s'aperçut que l'écran de son ordinateur n'était relié à aucune centrale. Il n'avait pas non plus reçu ses codes de session. Un imprévu dans l'agenda d'Éric avait retardé la prise de contact avec les agents informatiques, qui ne passeraient que le lendemain matin. Insidieusement, le cliquetis continu des claviers de ses collègues se mit à l'obséder. Lui ne pouvait pas travailler. Il se sentait inutile.

Après une heure à végéter et à faire semblant de lire de vieux cours de finance, Jules proposa à ses associés de prendre une pause-café. Les deux hésitèrent quelques instants, avant d'accepter. Julie avait rempli 54 lignes sur son tableur, Guillaume 48. Jules invita pour les expressos.

« T’as eu quoi comme expérience professionnelle avant ? Et ton diplôme t’amène à quelle spécialisation exactement ? » demanda Guillaume, devant Julie de quelques secondes. Demander, classer, juger, figer une personne selon son parcours scolaire. Jules avait toujours été ennuyé par ces questions “entretien d’embauche”. « Qui es-tu ? » signifiait irrémédiablement : « Comment t’appelles-tu et quelle est ta fonction productive dans ce monde ? » Il eut préféré mentionner d’entrée sa passion pour le football, son intérêt pour l’histoire de la pensée économique ou son goût pour le whiskey japonais. Mais il fallait se décrire au prisme d’un savoir utilitaire, dont dépendait notre *employabilité*. Fainéants s’abstenir. Par esprit de conformisme, il souligna la valeur reconnue de sa formation, la qualité des cours de finance à HEC, son double diplôme avec Sciences Po, et son expérience professionnelle fondatrice à l’Ambassade de France au Japon.

« J’ai fait un stage au service économique et commercial, ça consistait à rédiger des présentations, parfois pour l’Ambassadeur. » Sa fiche technique sur la filière avicole dans la préfecture de Miyazaki avait effectivement été saluée pour sa complétude, alimentant le débat autour d’un accord de libre-échange nippon-européen, aujourd’hui dénoncé par la partie japonaise – la compétitivité effarante des pondeuses brunes allemandes

avait terrifié les syndicats agricoles de la préfecture d'Hokkaidō. Par souci d'honnêteté, Jules leur fit quand même part du flou qui entourait encore ses projets professionnels, même s'il envisageait, à terme, une carrière dans le monde du conseil ou de l'énergie. Un secteur d'avenir, quoi. Les deux autres se dirigeaient très clairement vers la haute finance :

« Je me vois bien travailler à Londres, Paris ou Hong Kong, mais le Brexit et le retard de la France me font dire qu'Hong Kong est un choix plus indiqué. C'est un endroit stable et dynamique à la fois, continua Julie. L'Asie est toujours plus stable. C'est très communautaire, là-bas. »

Sur le Brexit, Jules affirma « qu'un accord interviendrait à temps entre le Royaume-Uni et l'Union européenne ». Les deux autres firent part de leur incompréhension face à cette percée populiste : ils avaient lu, dans *Le Monde*, que les peuples se faisaient manipuler par des démagogues, ces derniers temps, que les informations n'étaient plus sûres et qu'en cas de nouveau vote, les Anglais resteraient pour sûr dans l'enceinte communautaire. Les visages étaient sérieux, la discussion sur le point de monter en gravité. Il était temps de remonter au bureau.

Un mot attendait Jules, signé Éric. Ce dernier s'absentait de nouveau l'après-midi pour une réunion chez un client, et invitait Jules à continuer sa prise de connaissance du service et des objectifs du groupe. Fatigué de lire des graphiques monocordes, Jules demanda à Julie et Guillaume s'il pouvait jeter un coup d'œil à leur travail ; les deux s'y refusèrent en invoquant des clauses de confidentialité. Il acquiesça poliment. Assis sur sa chaise, il se mit à trépigner bruyamment sans s'en rendre compte. Les dernières lectures lui prirent un peu moins de trois heures, entrecoupées par la pause déjeuner, en solitaire. Le yaourt bio aux morceaux de fraise n'était pas mauvais, mais le coq au vin était une horreur. Il se promit, comme ses deux collègues, de cuisiner un plat à emporter le lendemain.

La fin de journée approchait rapidement. N'ayant plus rien à faire dès 16 heures, il oscilla entre de discrets visionnages de vidéos sur son téléphone portable et de longues contemplations hébétées du faux plafond de l'étage. Des dalles suspendues tachetées de points noirs. Malheureusement pour lui, son dessus de bureau donnait sur un grand couloir, l'obligeant à prêter constamment attention au regard des collègues qui passaient derrière. Au moindre bruit de pas, il se saisissait d'une feuille pour donner l'impression de travailler ; il s'écoulait en moyenne deux minutes entre chaque allée et venue.

À côté de l'ascenseur, Jules remarqua une photographie d'aéroport soulignée de l'inscription « *Nous ouvrons les possibles au-delà des frontières* », légèrement de travers. Il est vrai que la Corporation Générale avait été éclaboussée par des affaires d'évasion fiscale et de blanchiment d'argent, ces dernières années. Le PDG s'en était bien tiré, il avait invoqué l'étagement des responsabilités et mis en cause « des actions solitaires, non représentatives de l'éthique du groupe ». La banque paierait une contravention de plusieurs centaines de millions d'euros et effectuerait le ménage au Panama, c'était promis. On évoquait en interne le doublement des effectifs aux îles Caïmans.

À 18 h 02, Jules prit l'initiative de quitter le bureau. Sa première journée le laissa perplexe, il avait du mal à en évaluer la consistance : l'impression d'un grand blanc devant un écran noir. Il était tout de même épuisé. Sa concentration continue avait occulté une douleur qu'il se mit à ressentir violemment sur la partie postérieure de ses pieds. En enlevant ses chaussettes légèrement humides une fois dans sa chambre, il découvrit deux grosses ampoules remplies d'un liquide séreux jaune pâle au niveau des talons. Une odeur de viande hachée inondait l'appartement. Son colocataire préparait des lasagnes.

4 À pas de loup

Takumi quitte le travail à 20 heures précises, il effectue tous les jours le même trajet. Comme d'habitude, le vieillard du magasin d'en face patiente devant sa porte ; les grilles du métro lui soufflent au nez ; des petits culs partout. L'université Waseda, à deux pas, draine effectivement son lot de jeunesse *fashion*. Les études, c'était plus sacré à son époque, pense Takumi. Aujourd'hui tout le monde est diplômé de l'université, à l'exception de quelques repris de justice et des habitants de la préfecture d'Okinawa. Il a observé le campus s'agrandir, les étudiants prendre des selfies les jours de soleil, mais également s'abêtir avec le temps. La grande bascule était intervenue en 2008, avec l'inauguration du nouveau bâtiment de la faculté de commerce : les profils ingénieurs s'étaient raréfiés au profit de morveux en mocassins, dont beaucoup d'étrangers. Le « commerce », c'était un intitulé si vague qu'il n'arrivait pas à respecter ces gens-là. Un diplôme en sciences des matériaux, comme il avait fait dans le temps, ça imposait le respect. Les perspectives professionnelles et les chances d'obtenir un prêt bancaire étaient à peu près sans limites. Mais un Master en « commerce » ? Apprendre à serrer des pinces et à lire un bilan comptable ? C'était encore plus problématique que les enseignements

en facultés de sciences sociales, que le Japon avait heureusement décidé de clôturer peu à peu. S'il avait eu un gamin, jamais Takumi n'aurait accepté qu'il parte en commerce ou en « socio ». Il aurait préféré le voir étudier la calligraphie, c'est dire.

Il ne se plaint pas trop, néanmoins. Les leggings en simili cuir ont fait leur grand retour cette année et il sait la chance qu'il a de travailler dans un quartier dynamique. Transports, commodités, probabilité d'acheter un ticket de loto gagnant : tout est plus facile dans le coin. Et puis vingt-cinq ans de boîte, ça forge une routine confortable, un esprit de corps. Takumi pense souvent à ses aïeux qui ont essuyé la guerre, reconstruit le Japon, aménagé ses rues impeccables et son industrie de pointe, projeté sa culture ancestrale dans la modernité triomphante, gagné des parts de marché partout dans le monde, affirmé la puissance d'un pays suprêmement *développé*. Il y pense souvent, mais ne s'en émeut pas. En tant qu'autochtone, c'est à peine s'il s'émerveille de la propreté des vitres et de l'ergonomie des intérieurs japonais. Il croyait que c'était un standard international mais a récemment pris conscience, à l'occasion d'un blockbuster hollywoodien, que New York était un grand bidonville de briques et de chaussées défoncées. Ses tours immenses et clinquantes sont un faux symbole de puissance : le Japon a toujours préféré l'harmonie esthétique aux records de hauteur. Et

que dire du fait que les Américains n'ont même pas de toilettes à bidet TOTO ? Ils se lavent le cul avec du papier recyclé ? Immonde. Cette avance d'une logique implacable, c'est bien la preuve de la supériorité de son peuple. *Japan First*. La morale n'a rien à voir là-dedans.

Sa vie insulaire n'a pourtant pas toujours été facile. Takumi a grandi avec ses six sœurs dans une ferme entourée de rizières et de bacs de pisciculture. La plaine de son enfance fut abruptement coupée en deux un matin de mars 1980, à l'occasion des travaux de la ligne de chemin de fer *Shinkansen Tōhoku*. Jusqu'à cette date, le projet demeurait une vue de l'esprit pour cabinet ministériel. Des hommes en cravate étaient bien venus négocier la cession des terres avec les paysans du coin, et les merveilles de la grande vitesse sur l'axe méridional du Tōkaidō ne souffraient aucune opposition. Mais le nord du pays végétait comme il savait si bien faire. Puis le vieux Nishimura était parti avec femme et enfants en début d'année. On dit qu'il avait touché gros. Les Kurosawa, eux, avaient fait le choix de rester en dépit de la perte de la moitié de leur exploitation. Trop éloignée du tronçon ferroviaire, la famille de Takumi n'avait eu droit à aucune indemnisation. Tout s'était décidé sans eux.

Le chantier s'activa jour et nuit, plusieurs mois durant. Il y avait d'abord eu le bruit tranchant des boteurs et des

pelleteuses. Puis l'ombre des wagons-grues et le sifflement des portiques. Le mot courait que les caténares filaient le cancer. Le père y perdit le sommeil. Têtu, il voyait dans ces bouts de rail à écartement standard une satanterie venue démolir l'harmonie du paysage. Il fallait dorénavant faire un détour de trente minutes pour rejoindre l'autre moitié du bourg, et le supplice d'entendre un roulement à intervalle régulier se mit à l'obséder. C'est à cette époque qu'il devint de plus en plus violent. Seul héritier mâle du foyer, Takumi en fit les frais : les coups se firent de plus en plus durs et imprévisibles à son encontre. Le pire, c'est quand le paternel avait bu. Il devenait capable de foutre une rouste à n'importe qui, dans cet état-là. Sa mort par arrêt cardiaque, un soir de grande boisson, à quelques semaines de l'ouverture de la ligne, fut presque un soulagement pour la petite famille. Mais tout allait devenir plus difficile côté subsistance.

Par chance, la mère de Takumi devint éligible à un fond préfectoral de modernisation agricole et put revendre la ferme à bon compte. Après son déménagement dans la petite ville d'Ōshū, Takumi comprit qu'il devrait un jour assurer la relève pécuniaire. Ses résultats convenables à l'école lui permirent d'obtenir une bourse d'étude et de rejoindre le lycée de garçons de la capitale de préfecture Morioka. Cette ville insignifiante, refuge de teintureries et d'usines de fonte, fut son premier contact avec la

modernité citadine. Les salles de jeu et les bars douteux l'occupèrent tout autant que les cours de mathématiques pendant ces trois années d'exil.

Repenser à cette époque lui file un bourdon pas possible. Les classements de sortie d'examen affichés publiquement. Les cigarettes fumées en cachette à l'internat. Le parcours semé d'embûches jusqu'à l'université métropolitaine de Tokyo, où il fut admis en 1984. Son père aurait été fier de lui, le premier de la famille Ueno à intégrer un cycle d'études supérieures. Attiré par la matière et ses transformations incessantes, Takumi se dirigea vers une Licence de chimie. C'était la grande époque des systèmes polymères conducteurs : les propriétés mécaniques et isolantes du polyacétylène dopé à l'iode faisaient frissonner la communauté scientifique, et le tout-puissant Ministère de l'Économie proposait des bourses d'étude attractives sur le sujet. Takumi hésita à prendre la voie de la recherche, mais rejoignit finalement l'industrie électronique. Voilà comment on devient, après vingt-cinq ans de bons et loyaux services, un fier « Responsable approvisionnement galettes de silicium » dans un *keiretsu* du centre de Tokyo. Fidélité et emploi garantis à vie.

Mais au diable le passé. Le vendredi soir, Takumi boit seul au comptoir. C'est un bar d'habitues où les gens parlent peu car les regards suffisent. Les corps

s'alanguissent doucement dans la nuit, jusqu'à s'écrouler sur le devant de porte. Ça parle peu mais Takumi a vraiment mauvaise mine, ce soir. Quelque chose ne va pas.

« T'as vraiment mauvaise mine, ce soir. Quelque chose ne va pas ? »

Il déteste qu'on lui fasse des remarques sur son physique. Oui, il a le teint bronzé des gens de la campagne et un visage ingrat de naissance. Passent encore les regards médisants, il est habitué. Mais les remarques sur ses cernes ou son humeur, venant d'un barman, ça l'insupporte.

« Remets-moi un shōchū. »

Ce ne sera pas son dernier verre. Il a envie de se mettre minable, comme ce soir où Jules s'était assis près de lui avec une jolie Japonaise, un an auparavant, dans ce même bar. Première fois qu'il voyait un étranger débarquer ici. Il les détestait, avec leur gros nez et leurs sales manières. Takumi avait observé les deux amoureux se faire les yeux doux, s'embrasser, susurrer des mots incompréhensibles, se toucher l'entrejambe, un peu, passionnément, de manière quasi pornographique, puis partir dans les chiottes. La fille était vraiment mignonne, toute docile comme il les aime. Ça l'avait fait bander, mais c'était une érection de colère, un piquet rance. Il avait eu envie d'en découdre

avec cet étranger insolent, venu lui faire la nique exprès et voler SES femmes. En les voyant sortir des toilettes, il avait crié « sous-race d'Américain ! » et plein d'autres choses dont il ne se souvient plus. Jules et sa copine avaient vite décampé. Les faibles d'esprit, et surtout les Américains, ont peur des ivrognes à l'étranger. **C'EST UN FRANÇAIS ?** Rien à foutre, c'est la même chose. Dégueulasse, pensait Takumi, dégueulasse.